

Ao sinmetiro : [suite]

Autor(en): **Chambaz, Octave**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **53 (1915)**

Heft 20

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-211302>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'OBSESSION

— Oh ! mais de grâce, ne parlons pas de la guerre !

Ce fut l'autre soir, au moment d'attaquer le potage, la supplication de l'un des convives d'une petite agape amicale.

Unanimes, les autres convives se rangèrent à ce vœu. Bien plus, il fut décidé que celui qui dirait un mot de la guerre, un seul, serait réduit au silence pour tout le reste de la soirée. Encore que le sexe charmant ne fût pas représenté à ce repas intime, cette condamnation au silence était bien la punition la plus efficace.

Oh ! quel soulagement, quelle joie que de se libérer un moment de la terrible obsession. Toute la soirée se passa sans qu'il fût question de tranchées, de schrapnells, de marmites, de 420, de bombes asphyxiantes, de sous-marins, de torpilleurs, etc. Aussi, à combien de vaines redites, de grotesques prophéties, de sottises, de propos aigre-doux, la porte se trouva-t-elle du même coup fermée.

« C'est de l'égoïsme, cela ! vous écrieriez-vous peut-être. Alors qu'à nos frontières des peuples se cassent la tête, si nous avons encore parfois le précieux privilège de nous grouper, en famille ou entre amis, autour d'un cordial festin, c'est bien le moins qu'on y réserve une place au sombre cauchemar qui étirent l'Europe, et que nous consacrons à ceux qui luttent, à ceux qui souffrent, toutes nos pensées et toutes nos conversations. »

Drôle de commiseration, en vérité ! Et à quoi donc cela avance-t-il ?

Car que de vaines paroles, à propos de la guerre, qui n'ont d'excuse que l'angoissante obsession à laquelle nous sommes soumis depuis tantôt dix mois.

Qui donc peut dire les projets qui mijotent actuellement dans les marmites diplomatiques ou dans celles des états-majors ? Personne. Pourtant, nul n'en ignore.

Le premier venu affirme avec une assurance qui n'admet pas de réplique que la « grande offensive » à laquelle se préparaient pour le printemps, les belligérants, n'aura pas lieu : parce que... ceci, parce que... cela.

Un autre vous soutient, non moins pertinemment, que l'Allemagne est à bout de ressources, qu'elle est affamée, qu'elle manque de munitions, d'hommes et d'argent. Alors, quoi faire, dans ces conditions ? C'est la débâcle, la débâcle prochaine.

Un troisième, au contraire, sait de « source très sûre », dit-il, que l'Allemagne regorge de provisions de toute sorte et de munitions, qu'elle a des réserves d'hommes inépuisables et que le pactole ne peut lutter avec les caisses de son gouvernement et de ses financiers.

L'Angleterre, avance quelqu'un, n'a pas fait tout ce qu'elle pouvait et devait faire. Les effectifs qu'elle a débarqués sur le continent sont très insuffisants. Et puis, si ses soldats se battent fort bien, avec un courage admirable, ils ne se battent que quand il leur plaît.

Et c'est fini de la Russie, ajoute un autre interlocuteur ; le rouleau compresseur est « enramblé », comme on dit chez nous. Il n'y a plus rien à espérer de ce côté-là.

— Mais c'est une sottise, réplique-t-on, la Russie n'a donné jusqu'ici qu'une très faible partie de ce qu'elle peut donner. Ce ne sont guère que ses avant-gardes qui se sont battues jusqu'ici. Ses armées sont derrière ; elles se préparent. Gare devant, lorsqu'elles s'ébranleront !

Maint discoureur de café en sait plus sur les projets du général Joffre, que le général Joffre, lui-même. Et il vous dévoile avec éclat, force gestes et croquis, les plans « secrets » du généralissime français, dont l'exécution va décider de la victoire.

Naturellement, « l'attitude » de l'Italie donne

lieu à moult commentaires. « Marchera ! Marchera pas ! » Et il n'est aucun de ces diplomates de coin de rue qui n'en puisse remonter à M. Salandra, lui-même, sur les dessous actuels de la politique de la péninsule.

Même chose en ce qui touche la Grèce, la Roumanie, la Bulgarie, qui composent avec l'Italie ce qu'on a appelé la « quadruple attente ».

Quant à l'Autriche, pour beaucoup, ses jours sont comptés. C'est le démembrement, c'est la dislocation fatale.

La Turquie, prétendent d'aucuns, va disparaître de la carte d'Europe ; ce sera le prélude de sa disparition de la carte du monde.

La victoire, pour nombre de gens, est déjà décidée. Elle ne peut être que du côté des Alliés. L'ardeur de ce désir en fait une réalité.

Et c'est alors qu'interviennent les artisans de la convention de paix et les réorganiseurs de l'Europe.

Pour le coup, les combinaisons les plus fantaisistes, les affirmations les plus téméraires, pour ne pas dire plus, se donnent libre cours.

L'Europe est complètement réorganisée, transformée, méconnaissable. Au pilon, tous les manuels de géographie, tous les atlas, toutes les cartes murales et autres.

Les diplomates de la conférence internationale à qui incombera la tâche délicate et difficile du règlement de comptes, n'auront plus qu'à contresigner l'œuvre de tous ces diplomates d'occasion qui péroreront dans les assemblées, dans les carrefours, dans les cafés.

Touchant la Suisse, il y a ceux qui sont certains que nous ne risquons plus rien — qui oserait nous attaquer ? — et ceux qui n'ont aucun doute quant à une invasion chez nous de l'un des belligérants.

On discute chaudement aussi des dissentiments qui se sont produits entre Suisses romands et Suisses allemands. On en discute même beaucoup trop, nous nous en sommes rendu compte. A force de vouloir y chercher un remède, on ne réussit qu'à envenimer un peu plus le conflit. Le silence et le temps feraient, sans doute, de bien meilleur ouvrage.

Aussi, quel diable de besoin avons-nous donc de parler toujours de ce que nous ne savons pas ?

J. M.

Le jumeau. — Un dimanche de cet hiver, je vis passer devant ma demeure, un jeune garçon d'un village voisin qui était toujours au courant de la chronique régionale. Il s'arrêta pour me causer. Aussitôt, je tendis l'oreille, flairant quelque nouveau :

— Qu'as-tu de bon à me dire Edouard, pour cette fois ?

— Ecoutez-voir Dâvi, Alefrède de la boutique, il a eu un petit garçon ; puis, se rectifiant : « une petite fille ».

Moi sous le charme de cette voix pittoresque, je confonds et réplique :

— Deux jumeaux, donc ?

— Non ! vous embrouillez tout le bâzar, rien que un... de jumeau.

DAVID.

A l'école. — Justin au maréchal, était à l'âge de onze ans le meilleur élève de la seconde classe, mais le régent hésitait à le faire passer en première, tant il le faisait chevrer en récitant ses leçons par ses expressions trop parfumées de goût du terroir.

Ainsi un jour mémorable, à la « visite » de religion, le pasteur lui ayant indiqué le chapitre : « La chute de l'homme », le rustique savant ne va-t-il pas, au grand désespoir du pauvre instituteur, lancer au pasteur, ébahi, cette phrase : « Et pi... voilà que... la serpent... était le plus malin des... habitants du jardin. »

DAVID.

AO SINMETIRO

II

N° 66. — Son père, que cauchenâvè, ne lai avai laissi qu'è dai devallès. Li n'a pas fè dinse. S'est incoradzi dè ramassà, et sè z'infants van pardieu pouai sè partadzi bin oquière.

N°s 67 et 68 (Din on carro). — Dou petits z'andzo daò bon Dyu : lo bouèbo à la Bese Samin et cique que lo conseillè l'a zu avoué lai serveinta.

N° 69. — Onna brava fenna. Lè demindzè daò tsautin, teindu lo pridzo, on la vèyai adi appoyè contrè lo mothi, qu'akutàvè dèzo la fenitra adè vèta, la tita ellinnàye et lè mans djeintès.

N° 72. — La syndiqua m'a zaò zu de que ellia que vo z'arai prai voutron fordai su vo sin que vo vo z'in apèchaidè.

N° 73. — Onna fèmallà qu'ètai vegnaite dèrrai teimps tota dèbetàye, pèlamo que lè z'afères ètan mau zu tsi laò et que l'avai falhu te vindrè po payi.

Cutsivè pè lè grandzès et lè z'ètrablyo et sè promenàvè tot lo dzo pè lo veladzo, avoué dè panai dè rapannès à son brè, yau mettai ce que lè dzeins lai balhivan. Bataillyivè, et on l'oïessai dzo lo grand matin bramà : « Lè larrès les caïons, no z'an tot robà : noutron mèzon noutrès tsamps, tot lo bin dè mon père. Ne n'estè qu'è lè ge po pilliorà. »

N° 74. — Lo marchand dè caïons. Quand èternessai on l'oyai d'onn' haòra lihen : duè quantiaò Mare. Bouèbo on in avai ti pouain, rinquière dè lo vaire cratchi on fotai lo camp.

N° 76. — Cique n'avai min dè keu. La né que sa mère l'est morta, in l'oïessin plyindrè, que cein lai gravàvè dè roncliyà, s'ère relèva po la dère : « As-tou pas binstou fini. Te n'as jam'ètà qu'onna sacrè vilhe piorna, te vaò l'itè quantiaò bet. »

L'avai dè assebin, on dzo dè messon, à sè felhie que restàvè à l'hofo po soigni sa fenna çosse cauquès dzo dèvant que mouaïrè : « O misaire ! misaire ! se faut laissi la messon po onna dzein que vaò muri. »

Lo mîmo ne l'a pas règrettàye, sa fenna, pè mè qu'è dè tsin blianc. N'a pas vessà on larma quand l'est morta.

L'avai praiissa po s'n' ardzeint.

N° 77. — On tràkoua-payi qu'avai daò-trè sorenom. Lai desan l'Anglet, Marc dè Paris l'Amèrikien. N'a rin ramassà et po fini l'est tsè à la tserdze dè la kema.

N° 78. — La traisiéma fenna aò tambou, mort suite dè cutse.

N° 79. — Lo petit Cresenf. On bin bout hommo.

N° 80. — On vilho dè passà noinant' ans qu'avai rèpondu aò menistrè que lai dezai on dzo que sarai lo momeint por li dè sondzi à sa fin.

— Oh ! monsu lo menistrè, ne su pas se vilho qu'on crai. Avè pîrè lè noianta sti l'aòton.

N° 81. — L'ètai iena dè elliaò tsatè mortè, dè elliaò z'idye que binnan... Ma fai ne mè dèvsàdè pas dè felhie dinse.

N° 82. — S'est rinà in rognassin po on pass dzo et dai drai d'idye.

N° 83. — Onna dzouvena, galèza quemine on pouponna. N'a pas rèzu on rèzu dè bin du lè dèraire vouga, que s'ètai folàye on pî in dansi.

avoué lo valet à l'assegeu, que s'est maryâ cau-
quies temps apri avoué onna felhie retse d'Op-
peins, tota pavâye dè l'intelyès.

N° 84. — Cliaque n'étai rinquiè onna voua-
ritse et adi maunèta qu'on ervin.

N° 85. — Onna curieusa. Se n'étai pas derrai
laô porta intrebêcha qu'assorolyivè, aô bin
plyantâye aô maitin d'on coterd d'hommo aô dè
fennès, l'étai aô carro dè laô mézon (qu'est à
rinda dè la tsèraire), lè mans dèzo son fordai,
adi presta quand vèyai passâ cauquon, à vo dè-
mandâ :

— Cognaitè-vo cique? Seбайi iau va? Seбайi
cein que va fère? Seбайi se vaô restâ grand
teimps? Seбайi çosse, seбайi cein, que l'avan
bacha la vilhe Seбайi.

N° 88. — On vilho valet qu'a vécu din la mi-
saire. Ne s'accordâye pas la via. Fesai dè la
sepa ai truffès po sa dzo, et laissè à dai pa-
reints, que sè fotâvan bin dè li, onna vingtanna
dè millè francs.

N° 89. — Lo cordagni. On bougro que robâvè
lo couai in allin in dzornâ tsi ti cliaô que
pouvè.

N° 96. — Ma bouna mère qu'amâvo tant. L'est
morta demiero à quat'haôrs daô matin et ne
l'in interrâye devindro à duès z'haôrs. Rêpouzè
pri dè la porta daô sinmetiro, à man gautse in
intrin. Yè plyantâ su sa tomba on agacia
dzauno.

L'est morta in bouna chrétienne quemin l'a
vécu. Lè derrairès parolès que l'a dè l'est: « Sei-
gneur Jésus! Mon Dyu! » L'è oyu dè mè prou-
pès z'orolyès.

Prayo lo bon Dyu dè mè perdenâ ti mè pètsi
et dè mè fère la grâce, quand lo trovèvet à pro-
pou, d'allâ la rêdjindrè din son Paradis.

N° 112. — Mon meillâo ami, et yon dai derrai,
pè chaôtrè, à coui vegnai mî à man dè dèvezâ
in patuè qu'aôtramin. Se vè m'innouyi...? Ora
n'è plye nyon vers coui allâ.

Né qu'à attindrè lo momeint, mè assebin, vaô
praô veni.

A la garda!

OCTAVE CHAMBAZ.

Tant pis! — Dans un établissement balnéaire.
Un vieux monsieur s'adressant au maître d'hô-
tel :

— Dites-moi, le N° 4, qui était si mal hier, est-
il mort?

— Non, Monsieur, il va même beaucoup
mieux.

Le vieux monsieur, avec un soupir :

— Tant pis!

— Comment, tant pis?

— Dame, nous sommes un peu serrés à
table!...

« VALAISANNERIES » DU « CONTEUR »

IX

La Cène dernière!!

Je me rappelle avoir lu dans les œuvres de
Jérémias Gotthelf, le célèbre et si populaire ro-
mancier bernois, l'histoire d'un vieil avaré, qui,
se sentant gravement malade, appela un méde-
cin. L'Esculape lui fit comprendre que son mal
était incurable et que sa fin était proche. A cette
révélation Harpagon éprouve un seul regret : il
ne peut se résoudre à laisser à une bande d'hé-
ritiers avides et exécrés, son cher trésor consis-
tant en une épaisse liasse de billets. Une idée...
lumineuse lui vient. Brûler ces précieux bouts

de papier, c'est l'affaire d'un instant. La belle
flambée! A sa vue, l'incendiaire dè son propre
trésor savourait d'avance la cruelle déception
de ses héritiers que sa mort souhaitée n'enri-
chirait pas d'un liard. Cette douce pensée et la
contemplation de la flamme claire et joyeuse,
destructrice de sa fortune, firent sur le malade
une impression telle qu'il guérit malgré l'avis
contraire du médecin. Mais l'avare ne put sur-
vivre à sa fortune et il se pendit au plafond de
sa masure. Ses proches ne trouvèrent qu'un
cadavre et une poignée de cendres.

Ce qu'on vient de me raconter est moins tra-
gique. Vous vous souvenez sans doute que vers
la fin du siècle passé, le fameux astronome Falb
de Vienne en Autriche, prédisait à jour précis
la fin du monde inévitable. L'immense et ultime
cataclysme serait le résultat d'une collision fatale
de notre vieux globe terrestre avec la constella-
tion des Léonides. Bien des gens de toutes con-
ditions, des personnes apparemment cultivées
aussi bien que des ignorants prirent ces prédic-
tions au sérieux, voire au tragique.

Rien d'étonnant dans ce cas, que parmi les
naïfs et les crédules se trouvassent de nos con-
citoyens à la jugeotte parfois simpliste.

Dans le nombre se signalèrent les Addoux,
trois avarés vieux gargons de Crète à Polet.
Comme on dit, ils n'attachaient pas leurs chiens
avec des saucisses. Il est vrai qu'ils ne gardaient
jamais de chiens, *bétail* de luxe. On aurait dit —
l'apparence du moins y était — que le plus grand
souci de ces célibataires endurcis était d'enrichir
des héritiers dont l'unique souhait était de leur
voir fermer l'œil le plus tôt possible.

Mais puisque ce devait être bientôt la fin du
monde pour tout de bon, nos Addoux crurent
bien pouvoir s'accorder juste avant de faire la
grande traversée, quelque chose d'extra tran-
chant sur leur frugal ordinaire quotidien. Juste-
ment à l'étable, un cabri était né et on l'avait
engraissé à point pour le boucher. Mais avait-il
besoin de leur cabri, ce boucher, puisque la vie
de l'humanité n'était plus maintenant qu'une
question d'heures et que la fin de tous et de cha-
cun allait sonner bientôt?

Luxe inouï! Gourmandise extraordinaire! On
mangerait le cabri en famille avant la suprême
séparation. Le cène dernière quoi!

Ainsi fut fait comme on avait décidé. Le repas
fut succulent, mais le cabri était mangé et digéré
de longtemps que la sinistre génératrice du
deuil universel n'arrivait point. La prédiction
Falb avait manqué le train. On vit renaître la
joie de vivre sur maints visages ravagés par
l'inquiétude.

Mais ce trépas manqué de la planète fut tout
au moins regretté par les frères Addoux, qui,
s'ils n'en moururent pas, vieillirent de regret
d'au moins dix ans et ne purent jamais se
consoler, leur vie durant, d'avoir immolé le
veau... pardon le *cabri gras* sur l'autel de la
gourmandise.

Et penser qu'il a fallu vivre depuis, gémis-
saient-ils parfois!

MAURICE GABBUD.

Le nouveau président de l'Association de la presse
suisse, M. P. Rochat, ouvre le dernier numéro de
la *Patrie suisse*, consacré à des vues d'actualités
des cantons de Vaud, Genève, Neuchâtel et de la
Suisse allemande, notamment à de fort beaux paysa-
ges de printemps.

ECHOS DU PASSÉ

On sait combien aimables étaient les mœurs
lausannoises, dans la seconde moitié du
XVII^e siècle. La capitale du Pays de Vaud
était un lieu de plaisir et le rendez-vous des
beaux esprits. On s'y amusait fort, mais en tout
bien tout honneur.

L'anecdote suivante — nous ne nous flattons
pas de la révéler à nos lecteurs — date de ce
temps-là. Elle fut contée par Charles Eynard,
dans sa biographie de notre illustre compatriote
le docteur Tissot, auteur de l'*Avis au peuple
sur sa santé*, un ouvrage qui eut à l'époque une
vogue immense.

« Un Allemand, fort instruit, naturellement
enthousiaste et passionné, dit Eynard, se pré-
sente à Lausanne, désirant connaître l'immor-
tel auteur de l'*Avis au peuple*. On l'introduit
chez Mme de Charrière. Au moment où il entra
dans le salon, on venait de faire quelques jeux
et l'on payait des gages. Un des assistants jouait
du violon, tandis qu'un homme d'un embon-
point remarquable semblait chercher dans le
salon quelqu'un qu'il ne trouvait point.

» Enfin, le violon rendit des sons plus forts et
le gros homme — ce n'était rien moins que
Gibbon, l'illustre historien anglais — vint pren-
dre la main de M. Tissot, dont la grande figure,
digne et froide, formait le plus parfait contraste
avec la sienne. Mais ce n'était pas assez; le vio-
lon jouait toujours et tous deux durent faire
quelques figures de menuet, à la grande joie de
toute l'assemblée.

» C'était l'acquittement du gage que devait
Gibbon, dont l'humeur gaie se prêtait volontiers
à cette espèce de plaisanterie, fort simple dans
une réunion d'amis.

» C'est ce que ne comprit point notre Alle-
mand, dont l'attendrissement, à la vue de ce
spectacle, était visible. Mais l'année suivante,
quel ne fut pas l'étonnement, à Lausanne, d'ap-
prendre qu'il avait pris tout au sérieux et que,
dans le récit imprimé de ses voyages, il en citait
comme un des événements les plus remarqua-
bles d'avoir vu le célèbre historien et l'illustre
philanthrope, le bienfaiteur de l'humanité, entre-
lacer des danses et des pas harmonieux, et rap-
peler ainsi les beaux jours de l'Arcadie, dont ils
avaient toute la simplicité et l'antique vertu. »

Nous rappelions brièvement, il y a trois se-
maines, à l'occasion de l'anniversaire de l'exé-
cution du major Davel, le noble projet dont il
fut la victime. L'indolence de ses contempo-
rains, peu soucieux, semble-t-il, de leur liberté,
et la naïveté du plan de Davel furent les causes
principales de l'échec de cette entreprise.

Il est curieux de mettre en parallèle la naïveté
scrupuleuse de notre infortuné compatriote et
la façon dont on entend aujourd'hui la guerre,
en certains milieux.

Alors qu'il était à la torture et qu'on cherchait
en vain à lui arracher les noms de complices,
qu'on lui supposait, Davel répondit :

« Un homme comme moi, dit-il, qui entend
le service doit savoir que l'on prend d'autres
mesures pour soulever un pays. J'ai défendu à
mes gens de prendre aucune munition et j'ai
même répandu à terre de la poudre que quel-
ques-uns avaient apportée. Je me suis entière-
ment confié à Messieurs de Lausanne et leur
ai laissé le soin de loger mes troupes. Si j'eusse
suivi mon plan à moi, j'eusse amené du monde
autant que possible; j'eusse amené des muni-
tions; j'eusse pris possession des portes, du
château, du trésor; j'eusse suivi les lois de la
guerre; mais je n'ai rien osé changer au plan
que Dieu m'avait inspiré. »

Grand-Théâtre. — Programme de la semaine :

Samedi 15, 1^{re} *Asile de nuit*, comédie en un acte,
de Max Maurey; 2^o *La Fille du Régiment*, opéra
comique en 2 actes, avec le concours de Mlle Lili
Dupré. Musique de Donizetti.

Dimanche 16, *Manon*.

Mardi 18, *Papa*, comédie en 3 actes de R. de
Flers et A. de Caillavet.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAYRAT
Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & C^{ie}.

Julien MONNET, éditeur responsable.